LA RENAISSANCE
DE L'OCCIDENT

Philippe Herlin

La Renaissance de l'Occident

*Manifeste pour la restauration
du droit naturel*

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN: xxx-xx-xxx-xxxx-x

© Philippe Herlin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

SOMMAIRE

Introduction	7
I. Heidegger, le fantôme	9
Les <i>Cahiers noirs</i>	9
Dissimulation et radicalisation	14
II. Le grand basculement	17
Le passage des universaux aux existentiels.....	17
La destruction de l'humanisme	19
La fin de la vérité	22
L'abolition de la pensée rationnelle	24
L'invocation de l'apocalypse.....	26
Relativisme et déconstruction	28
La réhabilitation de Marx.....	30
La destruction du langage	31
III. Hannah Arendt, le chaînon manquant	35
Une élève du Maître	35
Le « grand penseur »	38
IV. Les années 60	43
L'université bascule.....	43
La <i>French Theory</i>	46
«Hitler a gagné»	49
V. Aspects de la situation actuelle	53
Le déclin moral de l'Occident.....	53
L'immigrationnisme : du nazisme inversé.....	55

L'antihumanisme aujourd'hui	59
Du sexe au genre	61
L'abolition de la distinction homme/animal.....	63
Le retour de l'euthanasie.....	66
VI. Deux menaces pour les temps à venir	71
L'islamisme	71
L'écologisme	83
VII. La réponse : le droit naturel	93
Restaurer le droit naturel.....	93
La stérilité des sciences sociales	98
L'erreur des conservateurs.....	99
La supériorité du droit naturel.....	102
Les Droits de l'homme ne suffisent pas.....	106
Combattre le relativisme	110
Déconstruire la déconstruction.....	112
L'équilibre universaux/existentiaux	114
L'Occident entre Athènes et Jérusalem.....	116
VIII. Quelques enseignements	121
Remarques sur le droit naturel	121
La notion de symétrie morale.....	130
Éradiquer l'islamisme.....	134
Le combat contre la gauche	139
Discrimination et frontières.....	148
Conclusion	153
Index des noms et des notions	157

INTRODUCTION

La politique est un combat entre les progressistes et les conservateurs, et à la fin ce sont toujours les progressistes qui gagnent. On ne sort pas de ce qui ressemble à un principe, ou à une fatalité. Le seul point qui rassemble ces deux camps est justement ce découpage de l'espace politique entre les progressistes d'un côté et les conservateurs de l'autre (ou gauche et droite), chacun s'y reconnaît. Et si c'était précisément une erreur ?

Pour espérer sortir de ce progressisme inéluctable, il est nécessaire de prendre du recul, notamment sur le plan de l'histoire des idées. Et un phénomène relativement nouveau mais insuffisamment analysé oblige à réévaluer cette emprise des idées de gauche sur notre société : il s'agit de l'ampleur de la compromission de Martin Heidegger avec le mouvement nazi. Quel rapport ? Mais le philosophe allemand détermine en grande partie le paysage philosophique de l'après-guerre, avec ses deux courants majeurs que sont l'existentialisme et la déconstruction, même si ces termes ne sont pas de lui. Son compagnonnage avec le nazisme confère un nouvel éclairage à ces mouvements qui dominent encore notre univers intellectuel, c'est le moins que l'on puisse dire.

Cette découverte a encore du mal à percer, elle est en soi une révolution copernicienne dans le monde philosophique, les résistances et les occultations dominant largement. Quant à la réévaluation de notre histoire intellectuelle depuis 1945 à cette lumière, elle a été à peine survolée. C'est toute la mission de cet ouvrage de s'y consacrer, et d'y apporter une contradiction, une réponse.

C'est seulement à la fin de son imposant ouvrage *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*¹ qu'Emmanuel Faye trace – sur deux pages seulement, on est un peu frustré – cette filiation entre le penseur allemand et les grands noms français de l'après-guerre de la « veine antihumaniste » comme Louis Althusser, Michel Foucault, Jacques Derrida. François Rastier signale également cette filiation Heidegger-Derrida dans son livre *Heidegger, messie antisémite*².

Remontons de quelques années, en 1987 exactement, où Allan Bloom publie un réquisitoire sur la dérive gauchiste de l'université américaine sous le titre *The Closing of the American Mind (L'Âme désarmée*³ en français). Il dénonce le fait qu'après-guerre les Américains exportaient des *blue jeans* dans toutes les nations du monde, mais « importaient pour leurs âmes un vêtement de fabrication allemande, vêtement qui faisait planer un doute sérieux sur l'américanisation du monde »⁴, visant ainsi la mainmise heideggérienne. On a sans doute surestimé le succès de l'*American way of life*... Son maître, Leo Strauss, avait fait le même constat.

Il est intéressant de noter que des auteurs plutôt marqués à gauche comme Emmanuel Faye et François Rastier, ou à droite comme Allan Bloom et Leo Strauss, identifient et signalent l'importance de cette filiation intellectuelle. Une convergence significative, révélatrice, essentielle qui va nous permettre de réévaluer complètement cette opposition progressistes/conservateurs, et de la dépasser.

1 – Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Le Livre de poche, 2007, p. 691-692.

2 – François Rastier, *Heidegger, messie antisémite*, Le Bord de l'eau, 2018, p. 110 par exemple.

3 – Allan Bloom, *L'Âme désarmée*, Les Belles Lettres, 2018.

4 – *Ibid.*, p. 200.

I

HEIDEGGER, LE FANTÔME

Le fantôme de Martin Heidegger rode parmi nous, par-delà sa mort intervenue le 26 mai 1976, qui n'a pas signé sa disparition, mais au contraire constitue la seconde partie de sa vie philosophique. En effet il a lui-même établi le calendrier et le contenu de la parution de ses œuvres complètes, et celles-ci révèlent des surprises, c'est le moins que l'on puisse dire.

Les *Cahiers noirs*

Heidegger nazi ? Mais vous n'y pensez pas ! Pendant longtemps, le point de vue pro-Heidegger concédait certes l'adhésion au parti nazi le 1er mai 1933 ainsi que le « discours du rectorat » de l'université de Fribourg-en-Brigau du 27 mai de la même année, plein d'espérance envers le nouveau pouvoir (« seul le Führer lui-même est la réalité et la loi de l'Allemagne d'aujourd'hui et de demain »). Mais la démission de ce poste de recteur le 21 avril 1934 était censée avoir fermé la parenthèse d'un simple égarement passager.

Des controverses apparaissaient par moment, mais l'événement déterminant, la preuve, pouvons-nous dire, allait venir de Heidegger lui-même avec la parution de ses premiers *Cahiers noirs* en 2014. Le philosophe a méticuleusement planifié l'édition de ses œuvres complètes après sa mort, il en a confié la mise en forme à des personnes de confiance, dont son fils Hermann, et les volumes

commencent alors à paraître après sa disparition en 1976, année après année, sur les cent deux de prévus. Mais en 2014, à la surprise générale, sort le premier des neuf derniers volumes d'une œuvre totalement inconnue jusqu'alors, les *Cahiers noirs* (le terme est de Heidegger lui-même).

Rédigés entre 1931 et 1973, ces cahiers sont des recueils de notes qui précisent les thèmes abordés dans les ouvrages parus sur la période, et on trouve parmi eux plusieurs paragraphes explicitement antisémites. Le volume 95 parle par exemple de «l'aptitude tenace pour le calcul, le trafic et la confusion sur lesquels l'absence de monde de la judéité est fondée». Couronnant toute l'œuvre complète, les *Cahiers noirs* sont à prendre d'autant plus au sérieux. Le premier d'entre eux sort en 2014, et il n'y a pas de grands efforts d'interprétation à faire pour y voir le centenaire de la Première Guerre mondiale, dont la défaite est considérée par les milieux nationalistes allemands comme un «coup de poignard dans le dos», un ressentiment que saura parfaitement exploiter Adolf Hitler.

Avant que les *Cahiers noirs* ne fussent connus, les polémiques sur l'ampleur de la compromission du penseur avec le Troisième Reich apparaissaient de temps à autre. Le premier grand coup de pied dans la fourmilière fut la parution, en 1987, de *Heidegger et le nazisme* (Verdier) par Victor Farias. Ce chilien né en 1940 a suivi les cours du philosophe la fin des années 1960, et il n'a fait que reprendre des documents existants mais non traduits pour détruire le mythe d'une quelconque résistance, ou même d'une mise à l'écart, volontaire ou non. Plus près de nous, la parution en 2005 de *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie* (Albin Michel, en Livre de poche en 2007) d'Emmanuel Faye secoue le milieu feutré de la philosophie. Et il récidive, si l'on peut dire, avec *Arendt et Heidegger* en 2016.

Faye aborde dans son premier ouvrage les séminaires de 1933-1935, inédits ou non traduits, qui montrent une radicalisation ainsi

que la volonté de s'ériger en « guide spirituel » du nouveau régime. Il faut en effet signaler qu'après sa démission du poste de recteur de l'université de Fribourg-en-Brisgau en avril 1934, Heidegger est nommé à un poste bien plus essentiel pour la dictature qui s'installe, celui de membre de la Commission pour la philosophie du droit de l'Académie du droit allemand, aux côtés d'Alfred Rosenberg, Julius Streicher, Hans Franck (tous trois condamnés à mort lors du Procès de Nuremberg) et Carl Schmitt, un professeur de droit qui parviendra, lui aussi, à se refaire une virginité après la guerre. Cette commission était chargée de fournir les bases juridiques aux lois antisémites. En août 1934, après sa démission du rectorat, et alors que les massacres de la Nuit des longs couteaux venaient de se produire, Heidegger signe une déclaration publique d'allégeance à Hitler au moment où il devient chef de l'État suite à la mort de Hindenburg. Il y écrit que « l'unité et la résolution du peuple allemand et sa volonté de liberté et d'honneur s'expriment à travers la profession de foi envers Adolf Hitler. »⁵

Cette adhésion au nazisme se révèle par un antisémitisme radical, que l'on retrouve crûment dans les *Cahiers noirs*. Mais l'antisémitisme de Heidegger ne se résume pas à des diatribes isolées qui n'affecteraient qu'à la marge l'édifice philosophique, au contraire, il y plonge profondément ses racines, et c'est tout le problème. L'élément juif est associé à l'idiome de base de ses écrits, toujours en négatif: la « non-essence », « l'absence de sol », le « sans histoire », la « machination », la « raison calculante ». Reprenant un classique de l'argumentation antisémite, il reproche aux juifs de se comporter comme une race et, afin d'assurer leur domination, d'empêcher les autres peuples de faire de même: « Par leur goût prononcé pour le calcul, les juifs “vivent” depuis le plus longtemps déjà selon le principe de la race, c'est pourquoi ils sont

5 – Emmanuel Faye, *Heidegger ou l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Livre de poche, 2007, p. 473.

aussi les plus acharnés à lutter contre l'application illimitée [de ce principe].»⁶ Il poursuit en vitupérant contre la «déracification» qui va de pair avec la «perte de l'histoire» et une «auto-aliénation des peuples».

On connaît la prophétie délirante d'Adolf Hitler dans son discours devant le Reichstag du 30 janvier 1939, qui justifie à l'avance la Shoah: «Aujourd'hui, je serai encore un prophète: si la finance juive internationale en Europe et hors d'Europe devait parvenir encore une fois à précipiter les peuples dans une guerre mondiale, alors le résultat ne serait pas la Bolchevisation du monde, donc la victoire de la juiverie, au contraire, ce serait l'anéantissement de la race juive en Europe.» Une fois la guerre mondiale déclenchée, à la fin 1941, Heidegger s'inscrit au cœur de cette vision dans une note de ses *Cahiers noirs*: «La juiverie mondiale, excitée par les émigrants autorisés à quitter l'Allemagne, est insaisissable partout, et avec toute sa puissance déployée n'a nulle part besoin de participer aux actes de guerre, tandis qu'il ne nous reste plus qu'à sacrifier le meilleur sang des meilleurs de notre peuple.»⁷ Alors que la Wehrmacht a envahi l'Union soviétique, le 22 juin 1941, et que tous les juifs tombant sous sa coupe commencent à être exterminés (la «Shoah par balles»), le juif est présenté comme l'ennemi du noble soldat allemand. Heidegger reproche même le laxisme des autorités nazies qui ont laissé s'échapper des juifs d'Allemagne, c'est stupéfiant.

Cet antisémitisme dépasse une «simple» guerre raciale, si l'on peut dire, pour prendre des accents de fin du monde, comme Heidegger le précise dans ses *Cahiers noirs*: «La question du rôle de la juiverie mondiale n'est pas raciale, mais c'est la question métaphysique du genre de modalité humaine qui, par excellence déchaînée, peut assumer comme "tâche" historico-mondiale

6 – Traduction d'Emmanuel Faye in *Arendt et Heidegger*, Albin Michel, 2016, p. 255.

7 – Traduction d'Emmanuel Faye *Ibid.* p. 259.

le déracinement de tout étant hors de l'être.»⁸ Les juifs incarnent ainsi une «modalité» ayant pour finalité la destruction de tout lien entre l'être et la réalité («l'étant»), l'annihilation du sens, une apocalypse du genre humain, rien de moins. Au-delà des juifs, il faut détruire le judaïsme en tant que tel, comme ennemi métaphysique. Faye trouve la trace, dès 1933, et l'arrivée des nazis au pouvoir, d'une volonté d'extermination totale: «L'ennemi peut s'être incrusté sur la racine la plus intérieure de l'existence d'un peuple», il faut alors «initier l'attaque depuis le long terme, avec pour but l'extermination totale.» Ce cours est paru, l'air de rien, en 2001 dans les œuvres complètes (mais il n'a toujours pas été traduit en français).

Heidegger franchit ensuite un degré supplémentaire dans l'ignominie. On sait que les nazis, pendant l'extermination, faisaient en sorte d'y associer des organisations juives tout au long du processus (comme les *Judenrat* chargés d'administrer les ghettos), jusqu'à déplacer les cadavres des chambres à gaz dans les fours crématoires (les *Sonderkommandos*). Comme en témoigne le rabbin Marmorstein dans *Le Dernier des injustes* (2013) de Claude Lanzmann: «Ça devait se passer de telle sorte que les juifs se déportaient eux-mêmes. Ça devait être une auto-déportation.» Au même moment, Heidegger écrit dans ses *Cahiers noirs*: «le genre le plus haut et l'acte le plus haut de la politique consistent à impliquer l'ennemi dans une situation où il se retrouve contraint de procéder à sa propre auto-extermination.»⁹ Les juifs sont, en quelque sorte, victimes d'eux-mêmes, de leurs travers, de leur esprit de «machination», de leur «raison calculante», de leur «non-essence», les nazis n'ayant qu'un rôle fonctionnel dénué de toute responsabilité. Le négationnisme naît au moment même de l'extermination.

8 – Traduction d'Emmanuel Faye *Ibid.* p. 495.

9 – Traduction d'Emmanuel Faye *Ibid.* p. 261.

Dissimulation et radicalisation

Et après la guerre? L'entreprise négationniste continue, plus subtile et plus perverse que celle de Robert Faurisson, qui se contente de nier. Emmanuel Faye met l'accent sur les conférences que Heidegger prononce à Brême en 1949, où l'extermination est ramenée à un simple processus technique: «L'agriculture est aujourd'hui une industrie d'alimentation motorisée, le même dans son essence que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'extermination, le même que le blocus et la réduction de pays à la famine, le même que la fabrication de la bombe à hydrogène.»¹⁰ Le procédé est efficace, les coupables ont disparu et il permet tous les relativismes, établissant une équivalence entre les millions de morts des camps et le blocus de Berlin-ouest par les soviétiques. Ne reste qu'une «machination» envahissante (tiens, une chose inventée par les juifs) qui s'impose à tous et détruit notre monde. Plus loin Heidegger revient sur ces morts des camps pour poser cette question: «meurent-ils? Non, ils périssent.» La mort n'est pas offerte à tous, c'est «l'abri le plus haut de la vérité de l'être», dont sont dépourvus les juifs, marqués par la «non-essence», «l'absence de sol», le «sans histoire», qui donc périssent, simplement, comme des animaux, comme des chiens. Une mort qui importe bien peu. «Seul l'homme meurt. L'animal périt.» écrit Heidegger dans une conférence de 1950¹¹, on voit dans quelle catégorie il range les juifs. Faye parle à juste titre de «négationnisme ontologique».

Après 1945, Heidegger use aussi de la dissimulation, la réédition de ses cours est expurgée des passages gênants. Ainsi par exemple, lors de son cours sur Nietzsche en 1940, il interprète l'écrasement

10 – Traduction d'Emmanuel Faye *Ibid.* p. 199.

11 – Martin Heidegger, «La Chose» in *Essais et conférences*, TEL Gallimard 1958, p. 212.

de la France par l'armée allemande comme celle d'un peuple qui «n'est plus à la hauteur de la métaphysique surgie de sa propre histoire», et une défaite de Descartes, qu'il n'a jamais apprécié. Ce passage est supprimé dans l'ouvrage lorsqu'il ressort après-guerre, mais rétabli dans ses œuvres complètes. Heidegger ne lâche rien. Pareillement, son discours du rectorat, que les thuriféraires du penseur justifiaient par la pression du régime, mais considéraient comme dénué d'intérêt philosophique, apparaît en 2000 dans les œuvres du Maître.

Pendant un passage compromettant est demeuré, comme s'il fallait laisser une pierre blanche, une seule, une série aurait attiré l'attention, mais une quand même, comme un clin d'œil cynique, pour évacuer l'accusation de reniement, ne serait-ce que temporaire. Dans *Introduction à la métaphysique*, paru en 1935 et réédité en 1952 (1967 en français), vers la fin du livre, il parle avec mépris des publications sur «le concept de valeur», qui pullulent alors et qui se prennent pour de la philosophie, y compris «comme philosophie du national-socialisme, et qui n'a rien à voir avec la vérité interne et la grandeur de ce mouvement (c'est-à-dire la rencontre, la correspondance, entre la technique déterminée planétairement et l'homme moderne).»¹² Le nazisme possède ainsi une «grandeur» et une «vérité interne», qui consistent essentiellement dans l'adéquation de la technique avec l'homme moderne, quand au contraire la technique et la machination «juives» conduisent à la destruction de notre monde, et de ses promoteurs, au passage, dans les camps d'extermination. Le bien d'un côté, le mal de l'autre...

Le premier, et pendant longtemps le seul, à avoir relevé cette mention, et à en avoir tiré toutes les conséquences est Leo Strauss (1899-1973). Dans un texte publié en 1956 (*Une introduction à l'existentialisme de Heidegger*), il revient sur le discours du rectorat de 1933 et affirme que «ce n'était pas dû à une simple

12 – Martin Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, TEL Gallimard, 1967, p. 202.

erreur de jugement [...] Quiconque avait lu son premier grand livre [*Être et temps*, 1927] pouvait saisir la parenté de caractère et d'orientation de Heidegger et des nazis.»¹³ Et de signaler, quelques lignes plus bas, cette phrase de Heidegger sur la «grandeur et la vérité interne». Il le connaissait d'autant mieux qu'il avait suivi son cours à Fribourg-en-Brigau au début des années 1920. Nous aurons l'occasion de revenir sur la pensée de Leo Strauss.

Les *Cahiers noirs* radicalisent la pensée de Heidegger, et nous n'en avons pas terminé, il reste quelques volumes à paraître... Les Français non-germanophones devront par contre se contenter de lectures orientées étant donné que la traduction française, chez Gallimard, a été prise en charge par le «clan» Heidegger et qu'ainsi *Nationalsozialismus* est traduit par... socialisme national, pensant sans doute que l'on passerait dessus sans s'en rendre compte. On évitera de se prêter à une telle escroquerie.

13 – Leo Strauss, *La Renaissance du rationalisme politique classique*, TEL Gallimard, 1993, p. 98.

II LE GRAND BASCULEMENT

Cet antisémitisme et ce nazisme ne constituent pas des éléments isolés, ils s'insèrent dans une pensée globale qui s'attaque aux dimensions essentielles de l'humanisme, certes pas de façon explicite, mais en passant par les fondements de la philosophie. Heidegger agit en profondeur, ce qui le rend à la fois plus dangereux et moins décelable. Passons en revue ces différents dispositifs philosophiques, ce sont des fils rouges que nous suivrons tout au long du livre.

Le passage des universaux aux existentiels

Heidegger veut «révolutionner la question de l'homme» et cela passe pour lui par un déplacement de la question posée par Emmanuel Kant, «*qu'est-ce que l'homme?*», qui devient «*qui est l'homme?*», reformulée en «*qui sommes-nous?*» (la *Werfrage* comme il la nomme). Il faut selon lui sortir d'une vision éthérée et abstraite pour plonger dans l'histoire, «l'historicité est un moment fondamental de notre être» explique-t-il, la question «*qui sommes-nous?*» se conçoit au présent, ici et maintenant, quand «*qu'est-ce que l'homme?*» appelle au contraire à s'extraire du temps et du lieu présents. On comprend que les réponses ne seront pas du tout de la même nature. La réponse à «*qu'est-ce que l'homme?*» est de l'ordre de l'universel, elle pose une dignité égale, des droits